

CHAPITRE XXX

Tempête sur le Tanganika. — Arrivée de l'expédition à Oudjidji. — Le marché. — Le gouvernement. — Le peuple. — En route vers l'Ougouha. — Étranges coiffures. — Mort du capitaine Popelin. — Une tombe belge au cap Kimomo.



AVEC ses eaux puissantes et son sauvage décor, le lac superbe offrait en ce moment aux regards des voyageurs un spectacle au-dessus de toute description : les formes variées et pittoresques des montagnes tranchaient sur l'azur resplendissant qu'empourprait la rougeur du matin ; l'onde avait une éclatante transparence et scintillait au soleil comme des flots d'indigo ; alentour, les hautes falaises de Kabogo, d'un gris d'acier, coiffées de vapeurs légères, détachaient leurs crêtes déchiquetées et laissaient voir entre leurs déchirures marquées d'une teinte plus sombre toute une che-

vauchée de collines qui s'étendait au loin. Plus bas, dans les plis des gorges boisées, le sentier rampe et se déroule avec peine, tandis que sur la rive une ceinture d'un vert d'émeraude, qui ne se flétrit jamais, court et s'incline vers un ruban de sable aux reflets d'or, garni de roseaux et rongé par les vagues.

Ce fut une ivresse pour l'âme et pour les yeux; aussi, sans s'inquiéter des hurlements furieux qui du rivage saluèrent le départ de la pirogue, les deux Européens sous le charme de cette éblouissante nature, oublièrent un instant et les dangers, et la fatigue, et l'incertitude menaçante de l'avenir pour s'isoler dans le ravissement où les plongeait ce merveilleux tableau.

Grâce aux vigoureux efforts des seize Vouadjidji, la barque ne tarda pas à gagner le large, et le cap Kabogo s'effaça peu à peu dans la nue; on se trouvait alors dans la plus grande largeur du lac Tanganika, à l'endroit où la grosse rivière Malagaradzi lui apporte le tribut considérable de ses eaux.

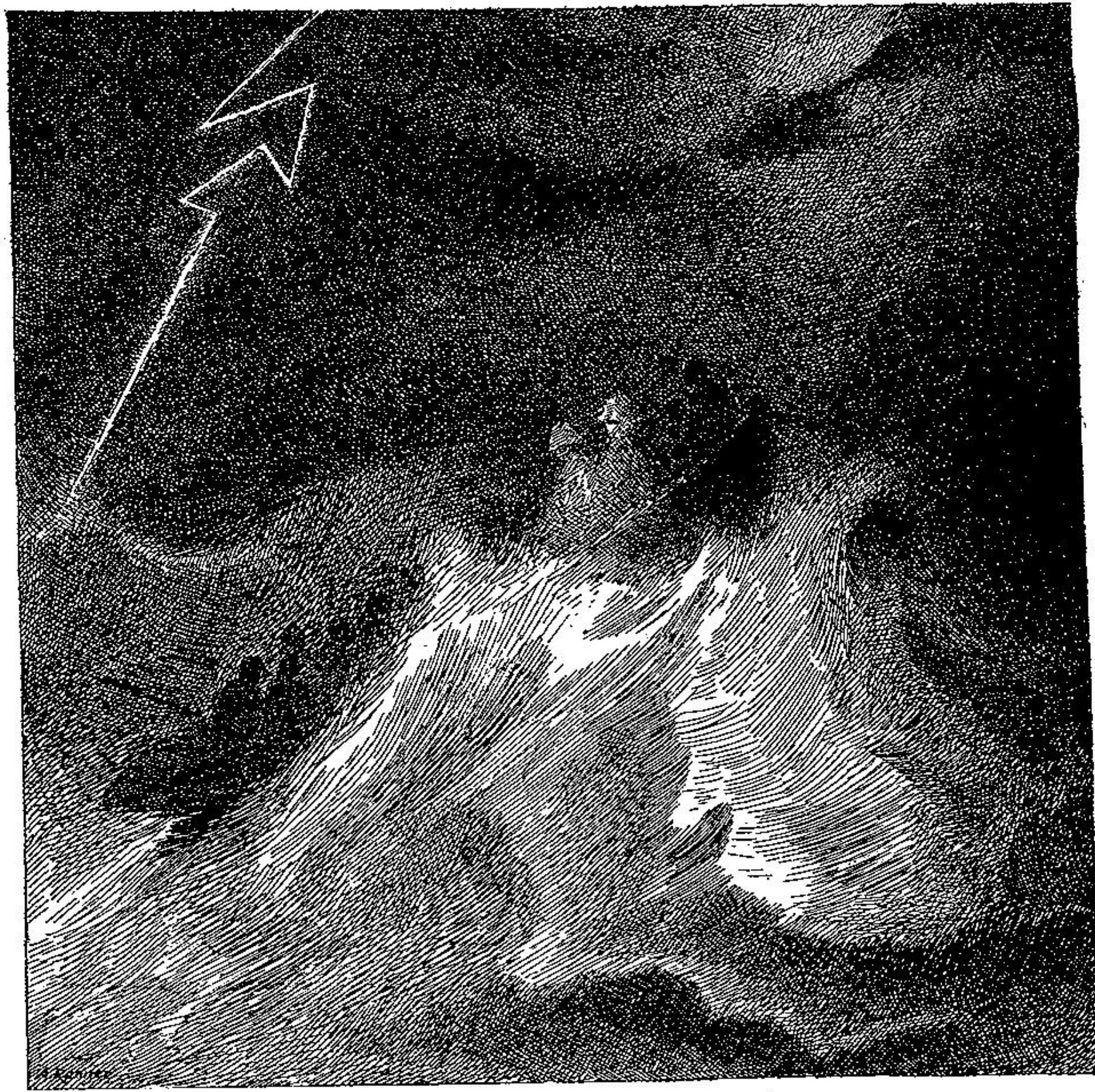
Tout autre était cette navigation que celle des jours précédents : les fils de l'onde — comme se nomment eux-mêmes les Vouadjidji — connaissent leur métier et, d'une main ferme, d'une impulsion assurée, conduisent leur long bateau avec une aisance qui dénote chez eux l'expérience du flot et l'habitude d'affronter le danger.

Évidemment on se sent peut-être moins maître d'un pareil équipage, et souvent on est forcé de subir des caprices, des vellétés d'indépendance que l'on ne pourrait combattre sans de graves inconvénients; c'est ainsi qu'avec les Vouadjidji jamais on ne passe devant un village sans qu'une dispute s'élève : les uns opinent pour qu'on aborde, et par esprit de contradiction les autres s'y opposent; la querelle va son train, elle s'envenime, prend les proportions d'un combat, tout au préjudice de la marche de la pirogue, qui se trouve ainsi arrêtée et s'en va à la dérive; si d'aventure on atterrit, aussitôt les rameurs s'élancent sur la rive et volent à leurs plaisirs sans consulter autre chose que leur seule inclination. Les haltes ne se font en effet ni à heures fixes, ni dans un but déterminé : après le débarquement, chacun s'écarte, celui-ci pour chercher de la nourriture, celui-là pour conter fleurette aux noires beautés du pays.

Fort heureusement nos amis n'eurent guère à se plaindre de la conduite de l'équipage : l'engagement étant à forfait, et le paiement n'en devant être effectué qu'à l'arrivée, il était de l'intérêt des Vouadjidji d'imprimer à la marche la plus grande célérité possible; aussi la chaloupe filait-elle prestement, enlevée à coups redoublés de pagaies dont le mouvement était scandé par les accents nasillards d'une plainte monotone qui ne discontinuait pas.

A la nuit, un orage se forma vers le nord : des nuées menaçantes s'amoncelèrent à l'horizon, allant, venant, tourbillonnant et s'épaississant à vue d'œil, tandis qu'une houle furibonde montait des profondeurs du lac dont la surface se frangeait d'écume.

La dernière lueur du jour ne tarda pas à disparaître; en même temps



LA TEMPÊTE.

les cataractes du ciel s'ouvrirent et des paquets d'eau inondèrent l'embarcation que la lame secouait sans relâche. Alors l'orage éclata en plein : d'éblouissants éclairs sillonnaient les gros nuages violacés qui couraient dans l'air avec rapidité, et dont le moutonnement semblait ne faire qu'un avec les vagues puissantes qui s'élevaient à des hauteurs vertigineuses, les

coups de tonnerre retentissaient dans l'espace et se succédaient rapidement, alternant avec la lumière aveuglante de la foudre.

Remplis de terreur, les Vouangouana marmottaient leurs prières, tandis que, tenant tête à la tourmente, la main sûre et du regard sondant les ténèbres, les Vouadjidji maintenaient leur coquille rebelle qui se cabrait comme une gazelle blessée.

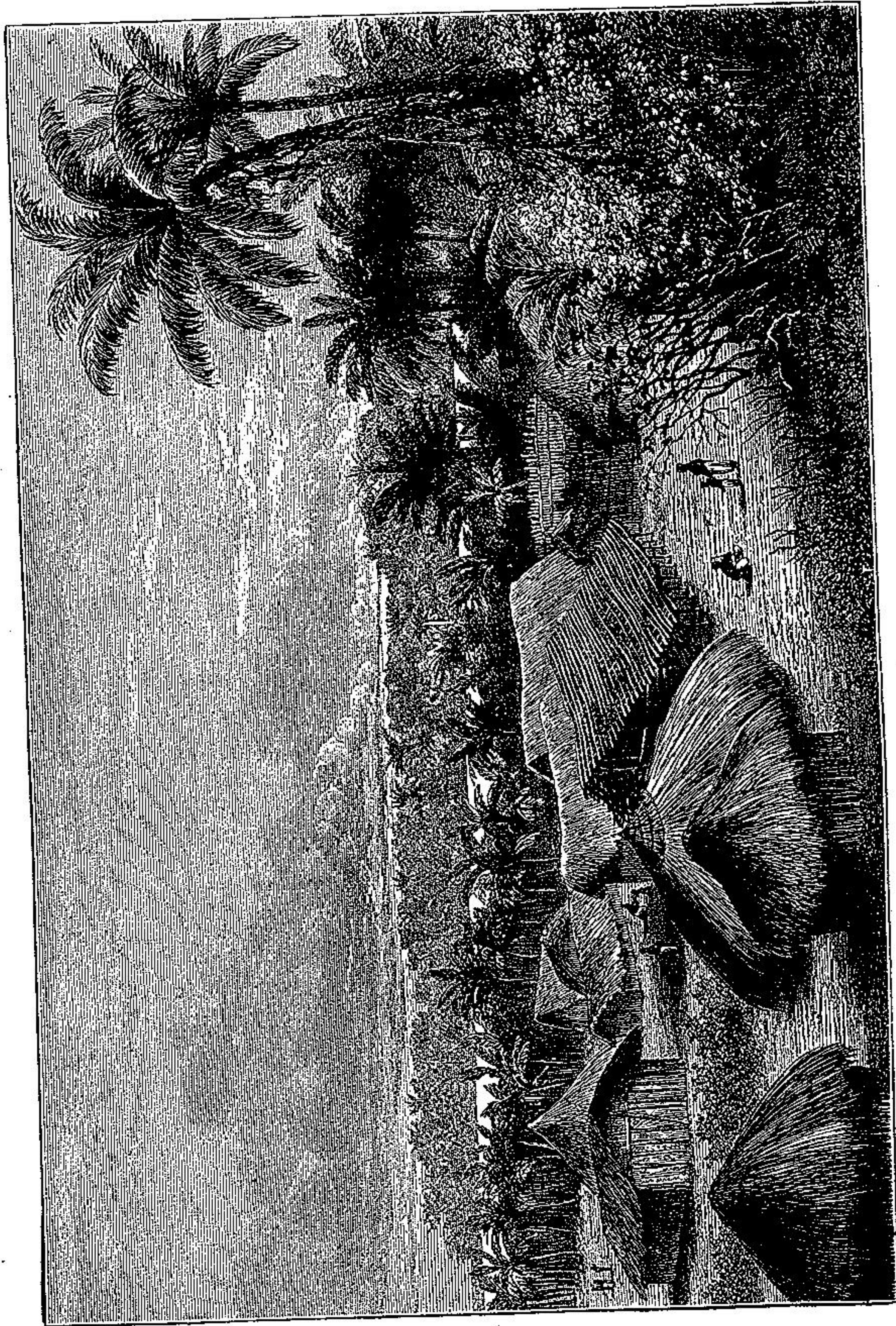
Exposés aux intempéries de l'air et trempés jusqu'aux os, Popelin et Roger contemplaient ce déchaînement horrible des éléments; par intervalles tout l'horizon était en feu : c'était un embrasement subit, comme une féerie gigantesque; l'éclair plaquait des clartés fugitives jusque dans les profondeurs des eaux, et pendant une seconde on entrevoyait des flots d'encre au ciel et devant soi une muraille liquide qui se brisait et retombait en blanches éclaboussures.

Mais, conduite par des navigateurs hardis et expérimentés, la solide pirogue résista aux efforts de la tempête; bientôt l'orage se calma; pendant quelque temps encore il gronda avec un fracas lointain de chariots roulants, puis, lasse de ses mugissements et de ses soubresauts convulsifs, l'onde elle-même redevint paisible, la pluie cessa, et lorsque le jour parut enfin, les chants et les joyeux quolibets reprirent leur cours parmi ces noirs pagayeurs dont le dos avait ruisselé toute la nuit sans qu'ils en gardassent le moindre souvenir déplaisant.

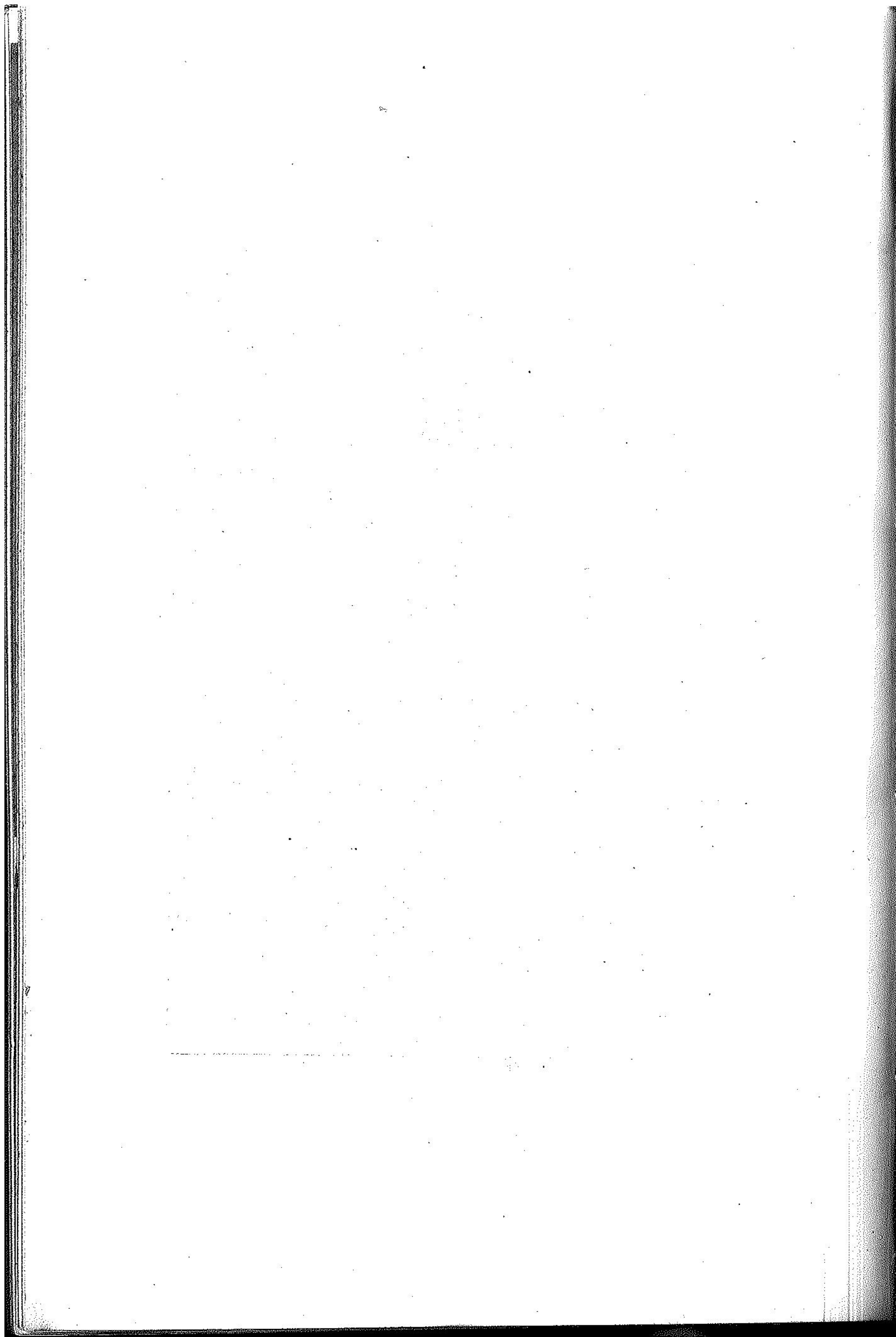
A l'arrière du canot traînait une nasse qu'ils ramenèrent alors et, d'un air de triomphe, ils secouèrent dans le bateau une foule de poissons qui s'y trouvaient pris, mais dont la plupart étaient morts : cette pêche n'en constitua pas moins pour eux un savoureux régal.

Tout autre était la disposition d'esprit de nos deux explorateurs : dans ce canot où ils ne pouvaient ni s'étendre ni même s'appuyer, où ils avaient de l'eau jusqu'aux genoux, transis de froid, les habits percés et la majeure partie de leurs effets inondés, ils durent attendre les rayons du soleil pour se sécher un peu; n'importe, ils bénirent la Providence de les avoir tirés de ce péril, car, aux mains de rameurs maladroits et s'ils s'étaient tenus trop à proximité des côtes, la tourmente les aurait jetés sur les rochers où ils se seraient infailliblement brisés sans aucun espoir de salut.

Cependant la nage a été reprise et, quoiqu'il ne soit pas exécuté avec la régularité et le silence désirables, ce jeu de pagaies n'emprunte pas moins à la sauvagerie des rameurs un cachet des plus curieux : pendant qu'à l'avant cornets, tam-tams et tambours font rage, des solistes préludent au chant par un houloulement prolongé et mélancolique auquel répond la voix gémissante du chœur; puis le bateau s'arrête un instant : c'est l'heure



VUE D'OUJDJIDI.



de manger, de boire, de fumer du chanvre, et, sous l'excitation de ce détestable narcotique, tout en reprenant la marche, ces noirs bateliers toussent, éternuent et crient comme s'ils étaient en proie à une crise de *delirium tremens*.

Arrachés du rivage par les morsures de la bourrasque, flottent deçà et delà des îlots couverts d'herbes, de buissons, de grands arbres même; à les voir ainsi, de loin, s'avancer lentement en profilant sur l'horizon les larges feuilles de leurs palmiers, on dirait des navires sous voiles qui glissent majestueux, abandonnés au caprice de l'onde.

Mais le canot s'est rapproché de la côte, et déjà l'œil peut distinguer tout un écroulement de pentes vertes, des parasols feuillus, des huttes en forme de ruche, des pirogues échouées, et sur la plage un va-et-vient incessant d'où s'échappe un concert de beuglements, de cris suraigus, de chants criards: alors, découvrant leurs larges mâchoires dans une grimace qui est un rire joyeux, les rameurs frottent leurs pagaies contre les flancs du canot: c'est leur façon de salut maritime; les fils de l'onde ont rempli leur promesse, ils ont conduit les deux hommes blancs en face d'Oudjidji.

Les dimensions de cet ouvrage, et surtout la matière considérable que je dois y renfermer, ne me permettent pas d'entrer dans tous les détails que comporte cette remarquable contrée, l'Oudjidji, ni de rappeler les odysées dont a été témoin le village africain que la rencontre de Stanley avec le grand Livingstone a rendu à jamais mémorable.

J'en esquisserai néanmoins quelques particularités, laissant pendant ce temps Popelin et Roger aux mains bienveillantes du vieux et gros gouverneur arabe, Mounié-Héri, natif de Mrima, qui par son expérience et ses conseils les aide à préparer leur voyage dans l'Ougouha.

Sans avoir l'importance de Taborah, l'Oudjidji n'en est pas moins un centre de grand trafic: les Arabes y ont des bazars fort bien achalandés, des demeures confortables, de belles plantations qui prospèrent; le commerce d'ivoire surtout y atteint un chiffre imposant, et des vingt-deux mille dents d'éléphants qui arrivent annuellement à Zanzibar une grande partie passe au préalable par les maisons arabes de l'Oudjidji.

Un des plus intéressants spectacles qu'offre la contrée, c'est, sans contredit, le marché, et du reste, dans tous les grands centres africains arrosés par un gros cours d'eau navigable, ces halles en plein vent, fréquentées par les naturels riverains, sont généralement une source féconde d'observations.

Dans l'Oudjidji, ces assises mercantiles se tiennent deux fois par jour. Dès le matin, accourant de tous les points du lac, on voit poindre des

nuées de pirogues chargées de provisions, de bétail, de fruits, de légumes, d'ivoire et d'huile de palme; sur le rivage, les Vouadjidji sont au poste, accroupis devant leur pacotille d'articles européens, perles et cotonnades, qu'ils étalent sur des nattes tressées ou dans de grandesalebasses.

Les canots abordent, sont échoués sur la plage ou solidement amarrés, et chacun en sort armé en guerre, paré et attifé selon la tradition de son lieu d'origine: les Vouagouha sont reconnaissables à leurs étranges coiffures, aux idoles de bois qu'ils portent sur la poitrine; les Vouaroundi, à leur peau huileuse et bronzée; puis viennent les Vouabembé qui sont cannibales, les Vouavira qui vendent des poteries et des objets en fer, les Vouavinza qui apportent du sel. Tout ce monde parle, crie, gesticule, discute et dispute suivant le tempérament, les goûts et les instincts de chaque individu, aussi n'est-il pas rare de voir une offre de vente ou d'achat dégénérer en querelle et les coups pleuvoir en guise de paiement; alors l'une ou l'autre chaloupe est détachée précipitamment de la rive et, détalant au plus vite, le vaincu gagne le large au milieu des imprécations indignées de ceux qu'il a voulu filouter.

L'unité monétaire du trafic est une enfilade de sofis, perles cylindriques d'un blanc laiteux, ayant l'aspect de fragments de tuyaux de pipes; tout objet mis en vente étant évalué de la sorte, il s'ensuit que l'acheteur doit être muni de cet appoint rudimentaire, comme cela se pratique d'ailleurs dans mainte autre région, au Delta du Niger, par exemple. A Bonny, l'étalon est un morceau de bronze en forme de fer à cheval, tandis que sur les fleuves Niger et Bénoué il consiste en chapelets de coquillages appelés cauris.

Cet appoint a donné immédiatement naissance à l'industrie du changeur: des indigènes circulent entre les divers groupes, portant dans de grands sacs des provisions de sofis qu'ils cèdent aux trafiquants contre d'autres articles; à l'issue du marché, ils rachètent la monnaie dont les vendeurs sont encombrés et qui, partant, a baissé de prix, et de ce chef ils réalisent un second bénéfice.

Sans le savoir, ces sauvages se livrent à de véritables opérations de bourse; ce n'est pas encore de la haute banque sans doute, mais n'y a-t-il pas là une tendance évidente à devenir financier? Quoi qu'il en soit, on voit que même dans ces contrées barbares le commerce de la monnaie est celui qui est le plus florissant, en même temps qu'il enrichit le plus rapidement ceux qui s'y livrent.

Isolé, ce petit morceau de verroterie s'appelle *massaro*; on enfile les massaros par vingtaines qui forment le *khété*, de sorte que le mot sofi est le

terme générique pour désigner l'argent courant. Un khôté représente une valeur suffisante pour payer la nourriture d'un noir pendant deux jours si c'est un esclave, pendant un seul si c'est un mgouana, homme libre. Une livre d'ivoire coûte dans l'Oudjidji douze mètres de calicot écru que j'ai désigné sous le nom d'amérikani, et la potée d'huile de palme revient à peu près au même prix.

Une jeune fille de treize à vingt ans se paye en moyenne quatre cents mètres d'étoffe, alors que pour moins de cent on trouve à acheter un garçon du même âge. Cette dépréciation est due à la difficulté que l'on éprouve à assouplir les races africaines dont les spécimens sont offerts aux marchés d'Oudjidji; l'acheteur n'ignore pas qu'il rencontrera chez l'esclave mâle une insubordination, un levain de révolte permanent et, partant, de graves inconvénients naîtront pour lui, ses affaires en pâtiront, alors que la femme, au contraire, courbée docilement sous le joug, soignera les habitations et fera valoir les terres, car en Afrique les travaux des champs sont exclusivement accomplis par elle.



FEMME DE L'OUGOUHA.

De même que nous l'avons vu à Taborah, où le mtémi ou chef indigène règne à côté du gouverneur arabe, dans l'Oudjidji les naturels ont aussi leur sultan qui prend le titre de *mtémé* et qui habite un village séparé, situé dans la montagne, tandis que les Arabes sont installés sur la plage, au milieu de toute une population de Vouangouana et de Vounyamouési qui dépendent d'eux.

De plus, dans chaque district il y a le *mouloualé*, sorte de préfet dont les fonctions se transmettent de père en fils et qui, assisté d'un conseil de trois ou quatre anciens appelés *vouakéto*, rend la haute et la basse justice, règle les différends, et perçoit le tribut qu'il remet à son supérieur hiérarchique, le mtémé, après en avoir distrait toutefois une certaine portion pour ses appointements personnels et ceux de ses collègues.

Comme signe distinctif, ces fonctionnaires ont de lourds bracelets d'ivoire armés de pointes; quant à ce qui regarde le costume, ils ne sont pas plus

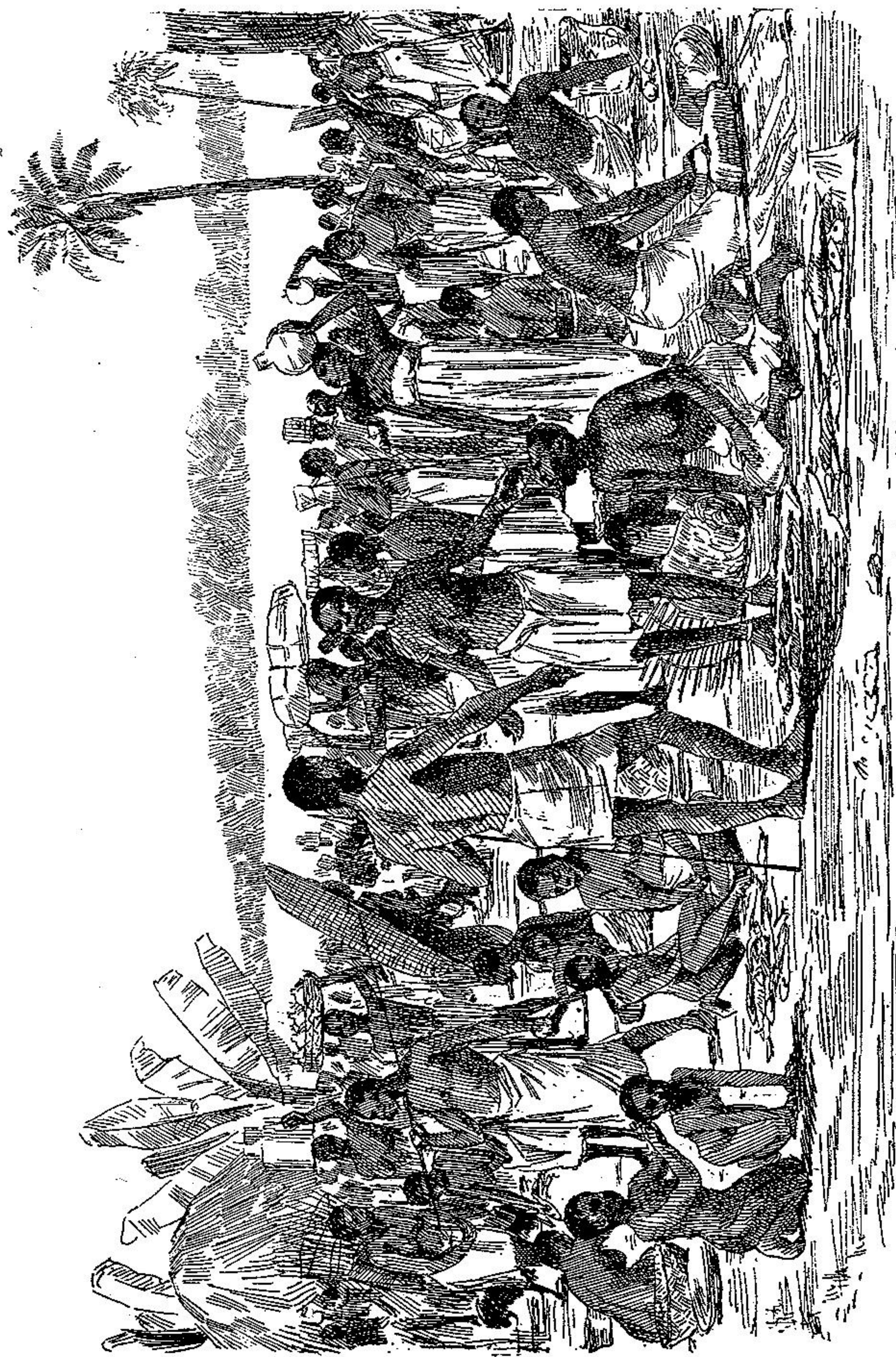
habillés que le plus vulgaire de leurs administrés; parfois, et c'est là tout leur luxe, ils remplacent le pagne d'écorce par une bande de calicot qu'ils placent autour de leurs reins.

En somme ces peuplades ont un caractère doux; elles sont hospitalières et entretiennent constamment avec leurs voisins de très bons rapports. Dans les régions basses les hommes sont aussi adroits à la pêche qu'à conduire les canots; bien qu'ils aient, comme leurs autres frères noirs, un déplorable penchant à la paresse, à l'ivrognerie, même au vol, ils sont cependant beaucoup plus traitables que les riverains d'alentour et, devant le danger, font preuve d'une bravoure qu'ils doivent à l'habitude contractée par eux de s'aventurer sur les eaux du lac.

Mais si la fréquentation des Arabes leur a donné des mœurs plus douces et les a rendus plus hospitaliers, les Vouadjidji n'en ont pas moins conservé le caractère et les signes distinctifs de leur race : nègres avant tout, ils mettent leur orgueil à s'enduire le corps d'une épaisse couche d'huile, à disposer leur cheveu en petites houppes, spirales, zigzags, crêtes, touffes, sillages variés plantés à droite, à gauche ou sur le faite d'un crâne soigneusement rasé; pour ornements, on leur voit des anneaux d'ivoire aux bras, des rangées de fil de cuivre aux chevilles, des cordelettes de verroterie autour des reins; pour se couvrir il mettent un tablier d'écorce semblable à ceux dont j'ai donné la description en parlant des naturels de Kabambagouzia, c'est-à-dire qu'il est fait du liber macéré de divers arbres, notamment du mrimba et du sagoutier raphia.

Comme particularité, n'oublions pas la façon dont prise le mdidji : il est toujours porteur d'une gourde mi-plate et d'un pot minuscule en terre noire contenant du tabac frais dont il laisse macérer quelques feuilles, pour en obtenir le jus; il verse ensuite cette décoction dans le creux de sa main, la renifle et, pour l'y conserver le plus longtemps possible, se pince le nez à l'aide d'un petit instrument en bois ou en fer construit dans ce but et qu'il ne quitte jamais; sa marque nationale enfin se compose d'un croissant en ivoire d'hippopotame suspendu au cou.

Là où deux nègres sont réunis, on peut être certain de trouver au moins un troubadour; aussi, comme tout village africain qui se respecte, l'Oudjidji a-t-il ses musiciens et ses danseurs. A vrai dire, la caractéristique de leurs instruments est assez banale et fort rudimentaire : ce sont des courges desséchées contenant quelques cailloux et qui, agitées fébrilement, rendent un son de crécelle fort monotone, tandis que, pareils à des ours plus ou moins savants, les artistes sautent avec une gravité solennelle, pirouettent sur les talons, bondissent et s'accroupissent avec le plus grand



LE MARCHÉ D'OUJIDJI.

sérieux, le tout aux encouragements d'une foule émue qui ne perd pas un seul de leurs mouvements.

Cependant, malgré l'accueil hospitalier qu'ils y reçurent et les fruits, les poissons et le laitage dont ils se virent comblés par les Arabes, Popelin et Roger ne s'éternisèrent pas à Oudjidji. Leurs plans arrêtés et leurs mesures prises, ils frétèrent un daou et se munirent des articles qui leur manquaient et qu'on leur indiqua comme étant indispensables pour un voyage dans l'Ougouha, principalement de calicot en petite largeur et de simyomazzis, énormes perles de verre opale, de la grosseur d'un œuf de pigeon. Enfin, après les retards et les ennuis inévitables que subit toujours une expédition à la veille de quitter une localité où la vie est facile et la nourriture abondante, nos amis laissèrent Oudjidji et, mettant le



COIFFURES DES VOUGOUHA.



COIFFURES DES VOUGOUHA.

cap sur l'ouest-sud-ouest, cinglèrent vers la rive opposée, pour gagner l'Ougouha.

Arrivés en vue des îles Katenna, ils doublèrent le cap Kahangoua et gagnèrent l'embouchure de la Loukouga où ils relâchèrent. Ce point est un des principaux relais de l'itinéraire que suivent les caravanes allant à Nyangwé ou en revenant et qui, traversant le lac en cet endroit, atterrirent au cap Kabogo sur la rive opposée, d'où elles se rendent à Taborah, ce qui leur permet d'éviter le pays de l'Ouhha qu'elles devraient suivre si elles passaient par l'Oudjidji.

Popelin se proposait de fonder une station qui reliât Karema au poste de premier ordre que l'on sera forcé tôt ou tard d'installer à Nyangwé si l'on

veut mettre le Congo en communication avec la côte orientale; malheureusement ce projet fut mis à néant par la triste catastrophe qui frappa le chef de l'expédition avant même qu'il eût jeté les bases de son œuvre.

Les naturels de l'Ougouha dont l'humeur est douce et pacifique, sont néanmoins des plus primitifs et très intéressants à étudier au point de vue ethnologique.

A diverses reprises déjà j'ai eu l'occasion de faire remarquer l'étrange manie des riverains du lac Tanganika qui se taillent les cheveux, se rasent et se parent la tête de la façon la plus burlesque; mais à cet égard les Vouagouha méritent une mention toute spéciale. Ils mettent au service de leur art capillaire tout ce que l'imagination peut enfanter en dessins, courbes, agréments de toute sorte, ornements postiches : tantôt c'est une calotte faite de fibres végétales tordues en chenilles, tantôt des cornes solidement bâties, ou des coussinets, des fausses nattes, des chignons, des bandeaux soutenus par de grandes épingles de fer, de bois ou d'ivoire, des brochettes, des rangs de coquillages, de petites flèches ou des couteaux.

Les femmes portent autour des reins un vêtement en forme de courte jupe ouverte par devant, mais au-dessus de laquelle pend un étroit tablier, le tout en liber, liane, herbage, arrangés et tressés avec soin; les hommes vont presque entièrement nus, bornant leur costume à un petit pagne en écorce.

Chez les Vouagouha, notamment parmi les habitants de Louliké où s'arrêtèrent Popelin et Roger, on voit beaucoup d'idoles en bois ayant forme humaine, et souvent les indigènes les suspendent à leur cou en guise d'amulettes ou de dieux lares; la plupart des Vouagouha sont en outre munis d'un sifflet très rudimentaire, dont ils se servent pour s'appeler et se rallier au besoin.

Je reviendrai plus loin sur ces peuplades et sur leur territoire où coule la Loukouga, cet important déversoir du Tanganika; pour le moment nous devons nous occuper de Popelin et de Roger, trop tôt arrêtés, hélas! dans le cours de leurs explorations.

C'est en effet pendant la nuit du 17 au 18 mai 1881, alors qu'il se trouvait depuis quelques jours à peine dans l'Ougouha, à quatre heures du village de Louliké, que Popelin éprouva les premiers symptômes du mal qui devait l'emporter : en peu d'heures l'épiderme et surtout les conjonctives prirent une teinte jaunâtre prononcée, et l'infortuné voyageur ressentit en même temps de violentes douleurs dans la région du foie; dès lors il ne put supporter aucun aliment, ni prendre aucune boisson.

Avec un dévouement qui ne s'est pas ralenti une seule minute, Roger

veilla son compagnon et lui prodigua les soins les plus attentifs ; mais bientôt il fallut renoncer à tout espoir. La nuit du 23 au 24 mai fut sans repos pour le mourant : le hoquet, qui depuis deux jours ne discontinuait plus, alla en s'affaiblissant, et le capitaine, dont les idées se troublaient, entra dans une douce rêverie, poussant des éclats de rire et refaisant dans son imagination les scènes joyeuses de la vie civilisée.

Le 24 mai, tandis qu'à son chevet le brave Roger suivait anxieusement



DERNIERS MOMENTS DE POPELIN.

les irrésistibles progrès de l'implacable maladie, Popelin, dont la respiration devenait de moins en moins perceptible, laissa échapper quelques larmes, poussa un soupir de regret et s'éteignit doucement, sans un spasme, sans un cri.

La douleur de Roger fut sans bornes ; mais devant la responsabilité du pouvoir qui lui incombait il se releva et, rassemblant ses hommes, il leur annonça la fatale nouvelle. En apprenant cette fin imprévue, l'affliction fut générale parmi eux. Ils vivaient depuis deux ans avec Popelin qui, tout

en les disciplinant, s'était toujours montré bienveillant et juste à leur égard ; aussi ses serviteurs et ses soldats, qui lui étaient très attachés, furent-ils sincères et unanimes dans leurs regrets.

Ne voulant pas que les restes de son ami fussent ensevelis dans ce coin perdu de l'Ougouha, Roger prit la généreuse résolution de transporter le corps de son compagnon jusqu'à la plus proche station européenne ; il se rembarqua avec toute l'expédition et se dirigea vers Mtowa où se trouvaient deux missionnaires anglais, MM. Griffith et Hutley. Il fit avec eux, auprès du sultan de l'endroit, les démarches nécessaires pour obtenir la concession d'un lieu de sépulture ; ils en choisirent l'emplacement sur le cap Kimomo, situé au sud de Mtowa.

C'est là, au sommet des falaises à pic qui dominent les eaux du grand Tanganika que repose, bercé par le murmure éternel de la vague, le capitaine Émile Popelin.

